

Une femme n'est à sa place autour d'une table de jeu que lorsque le dévouement ou la charité l'ont poussé à s'y présenter, et dans ce cas qu'elle ne fût pas connaître que c'est la complicité qui l'a amenée là.

Elle serait grossière et perdrait tout mérite pour le ciel.

Les fleurs.—Il est encore un autre genre de délasserment qui, s'il n'est pas exclusivement pour le soir, procure dans la famille de douces jouissances presque toute l'année; c'est la culture des fleurs au salon.

Des livres spéciaux donnent le mode de semence et de conservation, nous n'avons qu'à dire un mot du côté moral.

"J. me défierai toujours de celui qui n'aime ni les fleurs ni les enfants, disait un philosophe, et lorsque, sur la petite fenêtre d'une ouvrière, je vois onduler au vent quelques fleurs bien fraîches, je dis: le travail et la bonté habitent là haut, et je suis tenté de m'arrêter pour écouter si un ange ne répond pas à la voix de la jeune fille entonnant un cantique."

Pour aimer il faut se ressembler, et le cœur qui met sa joie à voir grandir une fleur, à l'arroser tous les jours, à sourire à chaque nouvelle feuille qui se montre, ce cœur-là doit être plus qu'un autre porté à la vertu.

L'amour des fleurs suppose des goûts simples et innocents, la suite des joies bruyantes, l'amour de chez soi, l'ordre dans la maison, et une pureté bien fraîche, mais bien modeste.

Heureuses les enfants à qui, de bonne heure, on a inspiré ce goût, qui l'ont conservé et l'ont senti grandir.

S'il vous est permis d'avoir un petit coin de jardin, c'est plus attrayant; ayez au moins quelques fleurs à cultiver dans votre salon.

Fêtes de famille.—Nous ne parlons pas des délasserments pris en famille, mais au dehors, tels que les promenades, les parties lointaines longtemps rêvées, les repas sur l'herbe en été. Nous trouvons encore autour du foyer les fêtes de famille.

Oh! n'en laissons passer aucune: anniversaires du jour de naissance, patrons;... ayons pour toutes ces fêtes, et pour tous aussi, pour notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, ayons un bouquet; pour tous un compliment, pour tous un cadeau fait de notre main, acheté de notre argent. Que ces jours-là tout le monde se sente heureux; que les domestiques eux-mêmes reçoivent un présent et trouvent une nourriture plus succulente.

Rien n'ouvie les cœurs et ne les attachent comme les fêtes.

Que ces jours-là surtout nous retrouvions pour nos parents bien-aimés notre affection d'enfant si expansive et si vraie.

Hélas! pourquoi faut-il qu'à mesure que nous devenons grands nous ayons honte de la naïveté de nos expansions?

Nous n'osons presque plus embrasser nos parents, et cette honte extérieure descend jusqu'au cœur et le refroidit.

De là l'indifférence, puis la désaffection qui laisse tant de tristesse dans la vie de famille.

Que l'on cherche bien, et l'on verra que du jour où l'on a oublié d'embrasser son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, le matin à leur lever, le soir avant de se séparer, on a commencé à les moins aimer.

Oh! aimons, aimons toujours comme dans nos premières années, et s'il y a en grandissant une certaine convenance à garder devant les étrangers, cette convenance n'existe pas en famille.

Prière en commun.—Mais savez-vous ce qui conserve l'affection? Ah! sans doute, il faut se voir, s'embrasser; il faut surtout prier ensemble.

L'union des corps ne vaut pas l'union des âmes, dit un pieux auteur.

La première n'est pas toujours possible, la seconde l'est toujours.

Quelle joie douce et sûre de pouvoir se dire: Ce que j'espère, l'âme que j'affectionne le pense comme moi; ce que je dis à cette heure, elle le dit comme moi; et nos paroles intimes, parties même d'une bien grande distance, montent ensemble, s'entrelaçant dans une indissoluble union, jusqu'au près du bon Dieu, qui ne les distingue plus et les accueille comme venant du même cœur.

O vous qui vous aimez et voulez vous aimer toujours, faites ensemble les mêmes prières.

(A suivre.)

Un nouveau ravageur.

Nous lisons dans le *Naturaliste Canadien*, sous le titre

EST CE UN NOUVEAU FLÉAU?—On nous écrit de Chicoutimi en date du 23 Mai: "Je vous envoie quelques spécimens d'une chenille qui menace de ruiner toutes les espérances de nos cultivateurs. Ils se félicitaient du temps favorable qu'ils ont eu pour les semailles; tout annonçait une excellente saison: Dieu semble en disposer autrement.

"Il n'y a cependant encore que peu de champs attaqués par le fléau, mais cette peste menace de se répandre très promptement. Déjà on a signalé sa présence à Saint-Jérôme et à Hébertville; ces larves demeurent en repos tout le jour; on les voit sur la terre ou sur quelque objet sec: la nuit, elles font leur œuvre, dévorant le grain à mesure qu'il pousse. Elles commencent à dévorer les jeunes feuilles par leur extrémité, en descendant ainsi jusqu'au sol. On en a vu s'attaquer jusqu'à l'herbe des prairies."

L'ennemi signalé par notre correspondant, pour n'être pas nouveau, n'est pas moins redoutable. D'après notre enfance, nous avons entendu dire aux cultivateurs, surtout en de certaines années: "Petite récolte cette année, le grain est tout mangé dans la terre." On voyait les plus belles pièces de grain perdre leur verdure en quelques jours seulement, surtout dans les sols riches et meubles, et nos cultivateurs, avec ce manque d'observation qui les caractérise, subissaient le fléau sans se donner la peine de reconnaître l'ennemi pour chercher en suite à le combattre.

Nous ne sommes pas assez familiarisés avec les larves des papillons pour déterminer l'espèce précise par le seul spécimen qu'on nous a transmis, mais nous sommes bien sûr qu'il appartient au groupe des Agrostides, se partageant entre les genres *Agrostis*, *Hadena*, *Mamestra*, *Celaena*, etc., qui causent des dégâts parfois extraordinaires dans les plaines de l'Ouest des États-Unis et que l'on désigne là sous le nom de *cut worms*. Des insectes parfaits sont des papillons de nuit, à corps assez gros et terminé par une truffe de poils, à ailes de couleurs assez sombres, mais très variées en de certaines espèces. Il serait intéressant de déterminer l'espèce qui se fait remarquer au Saguenay; elle paraît avoir les habitudes—si quelquefois elle a été attentivement observée—quelque peu différente de ses congénères, en ce que surtout elle ne s'enfonce pas en terre pour y passer le jour, mais reste à découvert sur le sol.

Dans les endroits où ces larves se montrent d'ordinaire en grand nombre, on a reconnu que le moyen le plus efficace de se soustraire à leurs dégâts, était de ne semer que sur du labour du printemps. Le papillon dépose ses œufs en Août et Septembre sur les herbes qui se montrent dans les champs après les récoltes. Les jeunes larves se nourrissent de ces herbes et s'enfoncent en terre pour y passer l'hiver. Le labour du printemps les ramène à la surface, les fait périr d'ordinaire par leur exposition au sec, tandis que pratiqué à l'automne, surtout dans des chaumes, ce labour est la plus grande protection qu'on puisse leur offrir.

Défense d'importer le bétail

En conséquence des ravages que causent les maladies contagieuses sur le bétail en Europe, l'ordre en conseil suivant a été émané. Attendu que la maladie contagieuse sur le bétail, connue sous le nom *Rinderpest*, ravage plusieurs parties de l'Europe, et qu'il est urgent, afin d'empêcher son introduction en Canada, que l'importation du bétail par mer soit prohibée, il a plu à Son Excellence, sur la recommandation de l'hon. Ministre d'Agriculture, et sous la provision de l'acte passé dans la trente-deuxième et trente-troisième années de règne du Roi Georges, et intitulé: Acte concernant les maladies contagieuses affectant les animaux, d'ordonner, et il est par le présent ordonné: Qu'à depuis et après la date de cet ordre l'importation et l'introduction dans tous les ports du Canada venant d'Europe, du bétail, peaux, cornes, sabots, ou autres parties de ces animaux, foin, paille, fourrage, ou autres articles susceptibles de communiquer la ma-